

Les « transféreurs » : ces praticiens de l'écologie qui changent le monde du travail

Par Gaëtan Brisepierre, sociologue¹

Alors que les Trente Glorieuses se caractérisaient par une séparation entre une vie professionnelle productiviste et une vie domestique consumériste, l'époque actuelle tend à estomper cette frontière. Les nouvelles générations aspirent à davantage de cohérence entre leurs valeurs et pratiques personnelles et celles dont ils se retrouvent porteurs par leur travail. Ainsi, plusieurs auteurs ont récemment mis en évidence la crise existentielle des post-baby-boomers enfermés dans des « bullshit jobs »² qui recherchent des activités plus concrètes et manuelles.

Et si cette souffrance au travail cachait une partie de la solution à l'un des principaux problèmes de notre temps : la métamorphose de nos modes de vie vers plus de durabilité ? En effet, la porosité entre les sphères de vie constitue un puissant moteur de changement social, comme l'a déjà montré la diffusion massive des technologies de l'information et de la communication. Les geeks n'ont en effet pas attendu que leurs entreprises les équipent des dernières technologies pour s'en emparer à titre personnel, et la digitalisation massive du travail alimente en retour celle de la sphère privée.

Une étude sociologique exploratoire³ a permis de mettre en lumière ce mécanisme social dans le domaine de la transition écologique : le transfert de pratiques environnementales domicile - travail. Ces praticiens de l'écologie sont des « transféreurs » c'est-à-dire des individus qui implémentent sur leur lieu de travail des pratiques environnementales dont ils sont familiers à leur domicile.

On trouve bien sûr dans cette catégorie des militants qui cherchent à travers ces transferts à convaincre leurs collègues. Cependant, la recherche d'un mieux être au travail reste la première raison d'agir chez la plupart des transféreurs. Il s'agit pour eux de réduire le décalage vécu entre leur vision d'un monde « qui ne peut pas continuer comme cela » et leurs pratiques au travail « qui font comme si de rien n'était ». Le transfert est en quelque sorte une réponse à une dissonance cognitive de plus en plus difficile à supporter au quotidien. Par ailleurs, on trouve chez ces transféreurs le souhait de favoriser des relations professionnelles plus conviviales, dont les pratiques environnementales peuvent être un vecteur.

Quelques exemples dans les entreprises. Depuis deux ans, Lorraine, qui travaille dans un grand groupe d'énergie, s'est convertie au Zero Déchet à la maison avec ses deux enfants. Elle cherche désormais à installer une démarche zéro papier dans une des tours de la Défense. Chloé, employé au siège d'un grand distributeur, se sent proche du mouvement des Colibris et rêve de transformer le site où elle travaille tous les jours en Oasis. En attendant, elle y cultive un potager avec quelques collègues.

¹ Je tiens à remercier la sociologue Anne DESRUES pour sa collaboration dans la réalisation de l'étude.

² GRAEBER David, *Bullshit jobs*, les Liens qui libèrent, 2018. CASSELY Jean Laurent, *La révolte des premiers de la classe, Métiers à la con, quête de sens, et reconversions urbaines*, Arkhé, 2018. CROWFORD Matthew B., *Eloge du carburateur, Essai sur le sens et la valeur du travail*, La Découverte, 2010.

³ BRISEPIERRE Gaëtan, DESRUES Anne, *Le transfert de pratiques environnementales domicile travail*, ADEME – IFPEB, 2018. URL : <https://gbrisepierre.fr/le-transfert-de-pratiques-environnementales-domicile-travail-un-nouveau-levier-a-activer-etude-2018/>

D'autres exemples dans le secteur public : Agathe, travaille dans un conseil départemental, elle a depuis longtemps un composteur dans son jardin, elle a commencé à l'alimenter avec le marc de café récupéré à son bureau, à son retour de congé maternité, le virus avait contaminé l'ensemble du personnel du site et un composteur collectif a été installé. Brigitte est responsable d'une bibliothèque dans une collectivité, elle a toujours été très attentive à ses consommations d'énergie à la maison, question d'éducation, mais n'a jamais osé en parler au travail. Jusqu'au jour où elle a eu l'occasion d'animer le concours d'économie d'énergie CUBE 2020 qui lui a donné un prétexte pour libérer cette parole.

Aussi sympathiques soient-elles, la portée de ces initiatives individuelles reste faible tant qu'elles ne se transforment pas en un processus collectif de changement des pratiques dans toute l'organisation. Les transféreurs parviennent assez souvent à agréger autour d'eux un petit groupe de salariés volontaires intéressés par le développement durable. Ensemble, se réunissant sur leur temps de pause, échangeant via les réseaux sociaux ou application de messagerie, ils parviennent à monter des actions qui favorisent l'adoption de pratiques plus durables par leurs collègues.

Le caractère informel de ces groupes fait leur force car ils n'ont pas à subir la lourdeur des processus hiérarchiques, mais il est aussi leur faiblesse. Pour obtenir des changements à l'échelle de l'organisation, il faut pouvoir les négocier avec les multiples entités impliquées : management, RH, communication, personnel technique... Sans compter que pour convaincre la majorité indifférente de leurs collègues il faudra mettre en place toute une série de stratégies concrètes et ludiques. Bref, un lourd travail pour un petit groupe d'amateurs qui ont quand même un « vrai travail » à côté.

Ne serait-ce pas justement le travail des services RSE de favoriser la transition écologique des organisations ? Certes, mais dans les grandes organisations ces transféreurs ne sont pas faciles à identifier par les RSE qui sont plus tournés vers le comité de direction et le rapport annuel. Pour capitaliser sur le phénomène social du transfert, les RSE auront une révolution culturelle à faire : passer de la posture du stratège qui définit des orientations sans forcément avoir de moyens d'agir, à celle de coach qui identifie les transféreurs et appuie leurs initiatives pour les diffuser plus largement.

Quant aux pouvoirs publics qui ont la charge d'orchestrer la métamorphose sociétale de la transition écologique, il est temps qu'ils s'adressent directement à ces transféreurs pour les valoriser - ils craignent souvent la stigmatisation - et pour faire naître des vocations. La communication publique s'est jusqu'ici focalisée sur le consommateur dans son espace privé sommé d'adopter les écocodes qu'on lui prescrit. On devrait considérer l'individu dans sa globalité, en parlant aussi à la personne au travail, comme un acteur du changement organisationnel.

Il revient aussi à chacun de s'interroger sur une norme sociale bien ancrée culturellement : la surconsommation au travail, encore largement acceptée voire favorisée par les dispositifs techniques mises à disposition (ex : les photocopieurs-imprimantes, les gobelets plastiques...). En effet, la consommation y est d'abord considérée comme un facteur de production, et la priorité reste la productivité. Mais la transition écologique nous invite à considérer aussi le travail comme un lieu de consommation à part entière, dont les pratiques demandent un exercice collectif de réflexivité.

Les transféreurs sont à l'avant-garde de ce réexamen de nos pratiques de consommations dans le domaine professionnel. Jusqu'ici invisibles, ils sont présents dans une grande variété d'organisation.

Peut-être avez-vous reconnu votre voisin de bureau ou vous-même ? En œuvrant au transfert de pratiques environnementales, les « transféreurs » contribuent à transformer le monde du travail, qui pourrait alors devenir une chambre d'écho, bien plus puissante que toutes les campagnes de sensibilisation, pour diffuser la transition écologique dans la société.